

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Le Reichstag contre Guillaume II.

Les orateurs de la "seconde garniture", comme on désigne au Reichstag ceux qui succèdent à la tribune aux chefs des principaux partis, ont tenu un langage qui a dépassé en énergie tout ce qu'on avait entendu précédemment.

L'empereur, qui n'est fait adresser tous les discours dans le texte même publié par les organes officiels des partis respectifs, a pu se dire: "Il n'est question que de moi là-dedans." En effet, il n'a pas cessé d'apparaître comme le seul accusé dans tous ces débats.

M. Schrader, de l'Association démocratique, n'hésite pas à lui reprocher d'être absent de Berlin dans un moment critique. Un antisémite, M. Zimmermann, estime qu'il a perdu tout contact avec son peuple. M. Hasemann, du parti démocratique, a déclaré qu'il était impossible de se contenter de brèves explications du chancelier. On lui avait demandé des garanties contre de nouvelles manifestations de l'empereur et il est resté muet sur ce point ou du moins n'a parlé que d'espérances.

M. Hasemann demande un régime vraiment constitutionnel. M. Heine, socialiste, n'accepte pas l'explication fournie par la "Gazette de l'Allemagne du Nord" sur la publication de la fatale interview. L'article du "Daily Telegraph" présente, en effet, une singulière ressemblance pour le contenu et pour la forme avec un article précédemment paru dans la "Deutsche Revue", et celui-ci n'avait-il pas été approuvé, sinon écrit par le Wilhelmstrasse? Le chancelier ne pourra pas modifier la nature de Guillaume II. Il ne fera pas que l'empereur ne continue à fouler les doigts partout, à cultiver son dilettantisme oratoire et à se considérer comme un génie méconnu.

Le prince de Bülow assistait les bras croisés ou en feuilletant ses dossiers d'une main agacée, à ce débordement de protestations, mais il n'y a pas répondu. Aucune protestation n'a pu le faire se départir de sa décision de ne pas fournir de nouvel aliment aux débats. Peut-être aussi ne pouvait-il pas aller au delà de ce qu'il avait dit la veille. De reste il s'absente pendant une partie de la séance, après la réception d'une dépêche, laissant à M. de Kiderlen-Wachtel le soin de tenir tête aux attaques.

M. de Kiderlen-Wachtel crut devoir prendre la défense et faire l'éloge du département des affaires étrangères. Son succès n'a pas été grand. Le Reichstag n'a accueilli qu'avec des éclats de rire ses affirmations sur l'admirable organisation des bureaux de la Wilhelmstrasse. Les députés se sont d'ailleurs montrés cruels pour M. de Kiderlen, lui faisant ainsi payer la déception qu'ils éprouvaient d'entendre ces explications obscures au lieu du discours attendu du prince de Bülow.

Le silence du chancelier faisait d'ailleurs l'objet de tous les commentaires dans les couloirs, et on se demandait s'il fallait en chercher la cause dans les déceptions reçues au cours de la séance et à la réception desquelles il s'était retiré suivi de MM. Hammann et de Langel.

C'est ainsi que se sont terminés ces débats, sans aucune sanction et sans même que le Reichstag ait fait un effort pour leur en donner une. Bismarck avait déjà dit que le rôle de Reichstag était celui d'une soupe de sûreté. Le mécontentement général est donné libre cours, et chacun s'est donné à se débattre tranquillement à sa tâche quotidienne. Habitué à n'être rien, le Reichstag allemand se contente de peu.

Une chose reste à retenir cependant. Dans toute l'Allemagne on aura la réquisitoire et les doléances formulées pour la première fois au Reichstag contre l'empereur. Jamais souverain n'a été ainsi traité plus sévèrement. Il est impossible que cet événement n'ait pas une répercussion sur un peuple réfléchi. On peut dire qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne, sans qu'on puisse toutefois prédire les conséquences qui s'en dégageont.

spirituelle comédie de maître, et enfin, il y a un an, il fit pour moi "L'Affaire des Poisons", qui sera, hélas! sa dernière pièce.

"Et cet après-midi, en la jouant à la Porte Saint-Martin, je me suis rappelé les superbes répétitions de l'année dernière, où cet artiste incomparable nous prodiguait ses conseils précieux et où il dépensait sans compter toute la force et toute la vigueur de sa science impeccable de metteur en scène."

Mme REJANE

"Sardon n'était pas seulement pour moi le grand auteur qui me donna la création de Mme Sans Gêne, mais encore et surtout un de ces rares amis sur lesquels on peut compter en toute occasion."

"Jamais je n'avais vu un chagrin, un tourment, une difficulté à vaincre sans aller demander un conseil à Sardon."

"Et son jugement était si sain, son cœur si généreux, que le conseil était toujours salutaire et consolant."

Mlle Marthe Brandès.

"— Ah! Sardon est mort, dit, l'œil voilé par les larmes, Mlle Marthe Brandès. Je le croyais immortel!... Oui, je ne pouvais me figurer que cette jeunesse d'esprit, cet entrain merveilleux, cet enthousiasme pour toutes les belles choses de notre temps, ce cœur si bon, si vaillant, si généreux, se fût éteint un jour! Ah! monsieur que de souvenirs la disparition de cet homme admirable éveille en mon cœur!"

"Mais je oublie que ce fut pour moi, presque débutante alors, qu'il écrivit "Georgette", puis je oublie ses encouragements, ses conseils, son appui!"

"Vrai, je suis trop émue pour pouvoir le résumer tant d'incidents charmants de nos relations; ce que je puis vous dire, c'est que je dois à Sardon bien de mes joies d'artiste... Et puis, il était si bon! Même ses colères étaient délectables, car ses plus violentes emportements se terminaient dans un sourire!"

"Ce qu'il y avait d'extraordinaire en lui, et extraordinaire est le mot, c'était la précision et la vérité de ses jugements. Que de fois je m'en suis convaincue, qu'il s'agit d'art dramatique ou d'autre chose!"

"Quand il se faisait l'avocat d'une cause, et Dieu sait si cela lui arrivait souvent, il la défendait avec autant d'ardeur qu'il y eût été personnellement intéressé. Que d'éloquence, que de finesse, que de subtils dialectiques il déployait ainsi! Ah! c'était un prodige, mais il lui était permis de l'être!"

Mme CELINE CHAUMONT.

En apprenant la mort de Sardon, dont elle fut la spirituelle interprète, Mme Céline Chaumont avoue son émotion. Et bientôt elle évoque ses souvenirs.

"J'ai été engagée au Palais-Royal spécialement pour jouer Mme Despradelles dans "Divorçons". Tout de suite, je "sentis" mon rôle. On voulait m'assurer un certain nombre de représentations; je refusai: j'étais sûre de succès."

"Quelles impressions agréables j'ai gardées de l'époque où nous répétions la pièce! Comme nous suivions avec un intérêt passionné le travail de mise en scène de M. Sardon! Les heures passaient, fuyaient, sans qu'on eût conscience de leur fuite."

"Puis ce fut le succès, énorme, prodigieux. La pièce fut jouée devant cent représentations à bureaux fermés. Lorsque, M. Sardon ayant retiré "Divorçons" du Palais-Royal, mon rôle fut confié à Mme Réjane, je l'avais tenu quatre cents fois de suite. Il est si délicieux ce rôle! Il me semble le plus joli de ma carrière, à mon avis, si j'excepte mon rôle dans la "Cligale", et j'ajouterais sans modestie affectée que toute comédienne, sans être douée par les fées, peut y exceller et s'y tailler un franc succès..."

prochaine une pièce nouvelle intitulée la "Prima Donna".

Le triple lynch de Tiptonville.

Tiptonville, Tenn., 25 novembre.—Trois cadavres se balançant à un échafaud improvisé, érigé devant la chaire d'une église nègre, à quelques milles de Tiptonville, tel était le spectacle macabre qui se présentait au regard des curieux attirés, ce matin, sur la scène où s'est déroulée la nuit dernière le lynch des trois nègres accusés d'avoir moriellement blessé deux députés-shérifs.

Le lynch a eu lieu sur l'emplacement exact où les trois criminels avaient accompli leur forfait.

Les vigiliants qui se sont chargés de l'accomplissement de cette sommaire exécution se sont dispersés après avoir tiré quelques coups de feu sur les cadavres.

Le détachement de milice qui avait reçu du gouverneur Patterson l'ordre de se rendre sur les lieux, pour empêcher cet acte de violence, est arrivé trop tard à Tiptonville.

En descendant du train qui les amenait les soldats ont été informés que leur présence d'eût plus nécessaire, car la populace avait accompli son œuvre de vengeance.

Les grévistes dans le New Jersey.

Perth Amboy, N. Y., 25 novembre.—Des ouvriers en grève au nombre de 900, ont fait une manifestation aujourd'hui devant les ateliers de la National Fire Proofing Company.

Le shérif du comté accompagné d'une cinquantaine de députés, après avoir vainement tenté de disperser les manifestants les a sommés de se disperser. Sur leur refus les agents de la force publique ont ouvert le feu, en blessant quatre grièvement. En voyant tomber leurs camarades les grévistes abandonnèrent le terrain sur le champ.

Trenton, N. J.—Le procureur Burdette, du comté de Middlesex, a prié le gouverneur Fort, d'envoyer un détachement de milice sur le Strand à Londres, et sur les boulevards parisiens.

Cette "première monnaie de l'entente cordiale", comme l'appelaient récemment un vieux général, qui a fait toutes les campagnes du second Empire, avait été frappée au moment de l'alliance franco-anglaise pour la guerre de Crimée.

On voit sur l'une de ses faces un "horse guard" et un fatras français, appuyés fraternellement l'un sur l'autre, devant un canon et les drapeaux des deux nations forment trophees, avec cette devise: "The Holy Alliance" (la Sainte Alliance).

Sur l'autre face est gravée en relief cette inscription: "La France et l'Angleterre unies (sic) pour secourir les opprimés et pour venger l'Europe insultée (sic)".

La pacifique entente des traités franco-anglais donne un piquant intérêt d'actualité à ce souvenir daté de 1854.

Prochain mariage de Fritzie Scheff.

Bristol, Tenn., 25 novembre.—Fritzie Scheff, l'étoile d'opéra-comique qui a récemment obtenu son divorce, est partie hier soir de Bristol, avec M. John Fox, son fiancé.

Au moment de monter dans le train M. Fox a annoncé que son mariage aurait probablement lieu dans les premiers jours de janvier.

Mme Scheff rentre à New York où elle jouera la semaine

NOUVEAU PAPIER.

Voici une nouvelle qui, si elle est exacte, peut être une véritable révolution dans l'industrie du papier.

Un journal américain dit que les chimistes qui dirigent aux Etats-Unis le laboratoire du ministère de l'Agriculture ont réussi à rendre commercialement pratique le moyen de faire du papier à journaux avec des tiges de blé ou de chaume.

Il est évident que la disparition lente des forêts et l'augmentation du prix du papier ont provoqué une certaine émotion dans toute la presse, qui voyait s'approcher le moment où la pulpe de bois se ferait de plus en plus rare.

Reste à savoir si cette nouvelle n'est pas un vulgaire canard. Souhaitons que non!

L'ENTENTE CORDIALE.

C'est une bien curieuse relique que vient d'offrir au musée de l'Armée le commandant de Touchet: une médaille populaire en étain qui se vendit à plusieurs milliers d'exemplaires et que l'on s'arrachait, il y a un demi-siècle, sur le Strand à Londres, et sur les boulevards parisiens.

Cette "première monnaie de l'entente cordiale", comme l'appelaient récemment un vieux général, qui a fait toutes les campagnes du second Empire, avait été frappée au moment de l'alliance franco-anglaise pour la guerre de Crimée.

On voit sur l'une de ses faces un "horse guard" et un fatras français, appuyés fraternellement l'un sur l'autre, devant un canon et les drapeaux des deux nations forment trophees, avec cette devise: "The Holy Alliance" (la Sainte Alliance).

Sur l'autre face est gravée en relief cette inscription: "La France et l'Angleterre unies (sic) pour secourir les opprimés et pour venger l'Europe insultée (sic)".

La pacifique entente des traités franco-anglais donne un piquant intérêt d'actualité à ce souvenir daté de 1854.

Les courses d'automobiles à Savannah.

Savannah, Ga., 25 novembre.—Aujourd'hui a été courue à Savannah, la première épreuve du grand tournoi international d'automobile. Seules les voitures légères étaient admises à y prendre part.

La piste un excellent état et une température favorable ont grandement contribué au succès de la course qui a été suivie avec intérêt par plusieurs milliers de spectateurs.

Quinze voitures étaient inscrites au départ, mais quelques accidents de plus ou moins d'importance ont rapidement éclairci leurs rangs, et huit seulement ont terminé la course.

Le chauffeur A. Hilliard, de Boston, montait une machine italienne, marque "Lancia", est arrivé premier, couvrant les 195 milles du circuit en 223 83 minutes.

La journée de demain, dans laquelle doit être couru le Grand Prix de l'Automobile d'Amérique s'annonce comme devant être particulièrement brillante. Le nombre des machines étrangères inscrites pour cette course s'élève à seize.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les chanteurs de russ venus d'Autriche pour faire la tournée des théâtres de l'Orpheum Circuit Company remportent un vrai succès au théâtre de la rue St Charles. Les sept gymnastes qui forment la troupe de Petty Frank sont également très bien accueillis.

On peut en dire autant des autres numéros du programme, qui sont tous de premier ordre. Le programme de la semaine prochaine réserve des surprises.

TULANE.

Les ministres de Cohan et Harris donnent aujourd'hui en matinée une représentation à des prix populaires variant de 25 cents à \$1.

"The Red Mill", une comédie musicale nouvelle dont le livret est de Henry Blossom et la musique de Victor Herbert, sera donnée au Tulane à partir de dimanche soir.

CRESCENT.

C'est devant une salle comble qu'Al. H. Wilson chanta aujourd'hui en matinée au Crescent, comme le soir du reste. Le succès de "When Old New York was Dutch" est complet.

Si les éloges des critiques et l'approbation du public sont de quelque poids "Human Hearts", que donne le Crescent à partir de dimanche, peut être regardé comme un des meilleurs drames du répertoire américain. Les journaux ont été constamment unanimes dans leurs louanges, et surtout le public s'est porté en foule pour voir cette œuvre superbe.

LES COURSES.

C'est aujourd'hui à deux heures et demie que sera inaugurée la saison des courses d'hiver sous les auspices du Louisiana Driving & Racing Club.

M. Jack Loyacono, le "sportsman" bien connu annonce que la saison sera de 90 jours et que la loi Locke interdisant les paris, sera strictement observée.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

Revue Commencé le 27 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XXXIII

PAY!

Butte.

distance de l'île de Wight, en face de Portsmouth dont on distinguait dans la brume la grande silhouette avec ses batteries et ses forts inabordable.

"Un grand canot à vapeur recueillit les rares passagers qui s'arrêtaient dans l'île, et le steamer continua sa route.

"A terre, une religieuse âgée m'attendait avec l'omnibus du couvent, éloigné d'environ dix milles de la ville de Cowes.

"Elle était accompagnée d'un conducteur d'une carrure imposante et d'un flegme tout à fait britannique.

"Il s'empara de mes bagages, les chargea en deux tours de main sur son omnibus et nous partimes.

"Ma chère Suzanne, la petite sœur Mélanie ne m'avait pas trompé.

"Il s'appelle Easton House. C'est une admirable résidence, un château princier, ici on dit Easton Manor, avec un des plus beaux parcs qu'on puisse voir.

"A l'heure du dîner, j'étais installée dans une petite chambre et sous la direction d'une jeune et charmante religieuse chargée de m'initier aux usages de la maison.

"La supérieure est une grande dame d'une distinction éprouvée; les élèves, qui sont au nombre de deux cent cinquante, appartiennent pour la plupart à des familles de millionnaires.

"Deux jours après, comme me l'avait prédit ma petite sœur Mélanie, j'étais à l'aïe dans ce couvent princier comme à la maison de Rennes.

"Je m'étais fait des amies et on m'entourait de soins et de prévenances.

"Il y avait dans le salon, où chaque semaine on donne de petites concerts pour exercer les meilleures élèves, une harpe d'Érard à peu près pareille à celle que notre bonne comtesse de Frasé m'avait donnée.

"Des fleurs, des plantes exotiques, des gazons d'une verdure intense, des vignes reposées et souriantes, la paix d'un demeure habitée par des femmes aimables et bonnes qui n'ont qu'un souci: faire le bien... quel changement pour moi!"

"Quelle différence avec les obsessions auxquelles j'étais en butte, avec les humiliations qu'il me fallait endurer.

"Plus de soucis et plus d'inquiétude du lendemain!"

"Tu me connais."

"Je ne suis pas faite pour la lutte, sans doute parce que je n'ai pas assez de courage!"

"Depuis mon départ de Suibains, j'avais peur de retomber dans l'ornière dont madame de Frasé m'a retirée.

"Adieu, ma bonne Suzanne, sois tranquille, le te donnerai de mes nouvelles."

"Je t'embrasse de tout mon cœur."

"Ta petite ESPERANCE."

P. S.—"Ne dis rien à personne. Laisse ignorer ce que je suis devenue. Je désire qu'on ne trouble pas mes réflexions. Plus tard, je prendrai mon parti. J'ai tant souffert, ma pauvre Suzanne, que mon cœur n'est qu'une plaie. Je ne sais pas même si je pourrais en aimer d'autres que toi qui fus si compatissante à ma misère et la mémoire de notre bonne comtesse qui m'a traitée comme eût pu le faire la meilleure des mères."

"Ce que je désire c'est le repos de cette maison où j'ai trouvé une détachée du monde et dont l'amitié m'a déjà rendu courage."

"A bientôt... Je t'écouterai, je te le promets... souvent... Crois bien, quoi qu'il arrive, que je ne pourrai pas t'oublier... Jamais!"

Eût-il conservé des doutes que cette lettre lui aurait dissipés.

L'absente ne prononçait-elle pas le nom de Carlo Benzonei?

N'était-elle pas l'enfant qu'il avait traînée à sa suite pendant de longues années et que madame Frasé lui avait enlevée à Deszenano?

Suzanne ne l'avait-elle pas vu avec elle sous les fenêtres de l'hôtel des Deux Colombes?

N'était-ce pas lui qu'elle avait vu en effet avec l'aide de Felice Fornio, le beau fermier de Deszenano, qui l'avait remise entre les mains de la comtesse à l'hôtel de France, à Milan, après l'avoir sauvée d'un horrible attentat?

La vieille Suzanne ne connaissait-elle pas tous ces détails? N'avait-elle pas été le témoin de ces faits dont il était facile d'établir la réalité?

—C'est que les chevaux du château sont un peu fatigués... Ils arrivent de Laval.

—Tant pis pour eux... S'ils crevent, la mère aux poulains n'est pas morte.

Le leur économie au bout de chemin en se faisant conduire à Mayenne, moins éloignée que Laval.

De Mayenne à Alençon, d'Alençon à Argentan, d'Argentan à Méridon, de Méridon à Lasseux, de Lasseux à Honfleur, et de Honfleur au Havre en bateau, c'était un trajet aussi bizarre que lent, et aussi lent que fastidieux pour un homme habitué aux trains les plus directs et aux rapides les plus aristocratiques.

Mais Roussel ne se préoccupait pas de ces lenteurs. On peut même croire qu'il ne s'en apercevait pas.

Qu'il arrivait au Havre pour le départ du bateau de Southampton, c'était tout ce qu'il demandait.

Les bouleversements de l'univers ne l'inquiétaient pas. Il n'acheta même pas un journal pour abréger les ennais de la route. Par eux, il aurait cependant eu la connaissance d'événements qui ne manquaient pas d'intérêt pour lui... Il était rempli de détails sur le duel de marquis d'Orville et du baron de Braux. C'était un sujet éminemment parisien qui défrayait la chroni-